



GÉRARD FROMANGER, LA COULEUR POUR CHANGER LE MONDE

Après l'exposition *Figuration narrative* en 2008 au Grand Palais, le MNAM-Centre Pompidou présente une rétrospective inédite de son œuvre, un parcours thématique composé par le commissaire Michel Gauthier où éclate toute la vitalité de cinquante ans d'une création mue par un double ressort – « la passion picturale et le souci du monde ». Sa *Peinture d'histoire* en fait voir *De toutes les couleurs*.

ENTRETIEN AVEC PASCALE LISMONDE

| *Gérard Fromanger*

CENTRE POMPIDOU, PARIS. DU 17 FÉVRIER AU 16 MAI 2016

Pascale Lismonde | Après vos grandes rétrospectives en 2005 à la Villa Tamaris en Seyne-sur-Mer ou, en 2012, *Périodisations* (du mot de Deleuze sur vos séries) pour inaugurer les Capucins, le nouvel espace Leclerc à Landerneau, cette fois, c'est la consécration ?

Gérard Fromanger | Le Centre Pompidou m'offre une magnifique reconnaissance. Et aussi une forme de retour : en 1980, Pontus Hultén, le premier directeur du musée, avait exposé ma nouvelle série *Tout est allumé* qui venait d'être refusée par mon galeriste d'alors – la galerie Jeanne Bucher – par suite d'un désaccord esthétique. J'ai connu des différends avec quelques marchands car, pour moi, peindre, c'est inventer, chercher de nouveaux langages, et non m'enfermer dans un style, « faire du Fromanger » dans un souci commercial. Déjà en 1967, après quatre années de collaboration, j'ai quitté la prestigieuse galerie Maeght où m'avait introduit Prévert, rencontré à 18 ans, mon ami jusqu'à sa mort en 1977, et Giacometti, très amateur de mes premiers tableaux. Tout avait bien commencé. César, qui admirait mes dessins à l'Académie de la Grande Chaumière, m'avait prêté son atelier pendant deux ans : j'en ai fait 5000 ! Chez Maeght, je peignais alors des nus gris qui plaisaient beaucoup. Mais j'ai

voulu introduire du rouge, un travail commencé en 1964 avec ma série des *Pétrifiés*, et *Première ombre au tableau*, à la fois hommage à Duchamp et découverte de l'ombre – la silhouette d'une femme passant devant l'un de mes tableaux : depuis Plinthe l'Ancien, la peinture est une fille de l'ombre, et son pouvoir d'abstraction m'a poursuivi toute ma vie. J'ai continué avec les multiples de Gérard Philippe sur *Le Rouge et le Noir dans le Prince de Hombourg*. Pour Aimé Maeght, cette mutation stylistique venait dix ans trop tôt ! J'ai insisté pour « montrer pendant que c'était encore frais, pas encore de l'art ». Il a refusé : il voulait faire de moi « le Johnny Hallyday de la peinture, me rendre milliardaire ». Mais je voulais être peintre, libre d'inventer et non pas devenir riche. On s'est quittés ainsi.

Là-dessus, explosion de Mai 1968. Vous affirmez le « Rouge Fromanger » comme votre emblème car l'atelier populaire des Beaux-Arts refuse votre projet d'affiche avec le drapeau qui saigne, mais le mouvement de Cohn-Bendit l'imprime à Nanterre, et Godard vous propose d'en faire un film – beau rappel de l'origine du rouge sur notre drapeau national, le sang du peuple massacré au Champ de Mars en juillet 1791. Et le rouge investit vos *9 Souffles de Mai*, ces bulles en altuglass dans les rues de Paris, une série de sérigraphies, vos décors et costumes d'*Hym-*

Peinture-Monde, Carbon black, série Le cœur fait ce qu'il veut.
2015, acrylique sur toile, 200 x 156 cm. Collection de l'artiste.

nen de Stockhausen. Jusqu'à votre série *Boulevard des Italiens* de 1971, peuplée de silhouettes de rouges passants, couleur vitale pour échapper à la pétrification de la rue et des vitrines ou à l'enfermement dans un fourgon de police tout noir.

Dans *Boulevard des Italiens*, les passants sont des silhouettes, le rouge omniprésent les unifie, rouge cadmium foncé, plus sévère, plus net, pour une peinture sans compromission. Quand je mets du rouge sur la toile, je me sens bien. Mais je ne m'enferme jamais dans un style, je suis peu à peu entré dans le monde de la couleur, des couleurs primaires qui sont pour moi comme des êtres vivants. Nouvelles séries, *Annoncez la couleur, Splendeurs*. Et surtout en 1972, j'ai connu Gilles Deleuze via Fanny, son épouse, le jour même où Karl Finkler s'est rétracté de son projet de m'exposer. « Avec mon gauchisme, il risquait des cocktails Molotov ! » Lui qui exposait Martial Raysse et les peintres de la Figuration narrative, ma bande, Aillaud, Arroyo ! Témoin de la scène, révoltée, Fanny Deleuze, sa nouvelle assistante, démissionna. Et Gilles a préfacé l'exposition de ma série *Le peintre et le modèle* à la Galerie Neuf.

Je le cite : « Qu'est-ce qu'il y a de révolutionnaire dans cette peinture-là ? Peut-être est-ce l'absence radicale d'amertume et de tragique et d'angoisse et de toute cette chérie des faux grands peintres qu'on dit témoins de leur époque (...) Fromanger fait le contraire, quelque chose de vital et de puissant (...) il sait la haine qui peut entourer un peintre dès qu'il a des activités politiques (...) il ne fait pas un miroir narcissique pour une hypocrite réconciliation généralisée, immense apitoiement sur soi-même et le monde (...) il n'y a de révolutionnaire que joyeux et de peinture esthétiquement et politiquement révolutionnaire que joyeuse. » On y entend l'amour de Deleuze pour Spinoza !

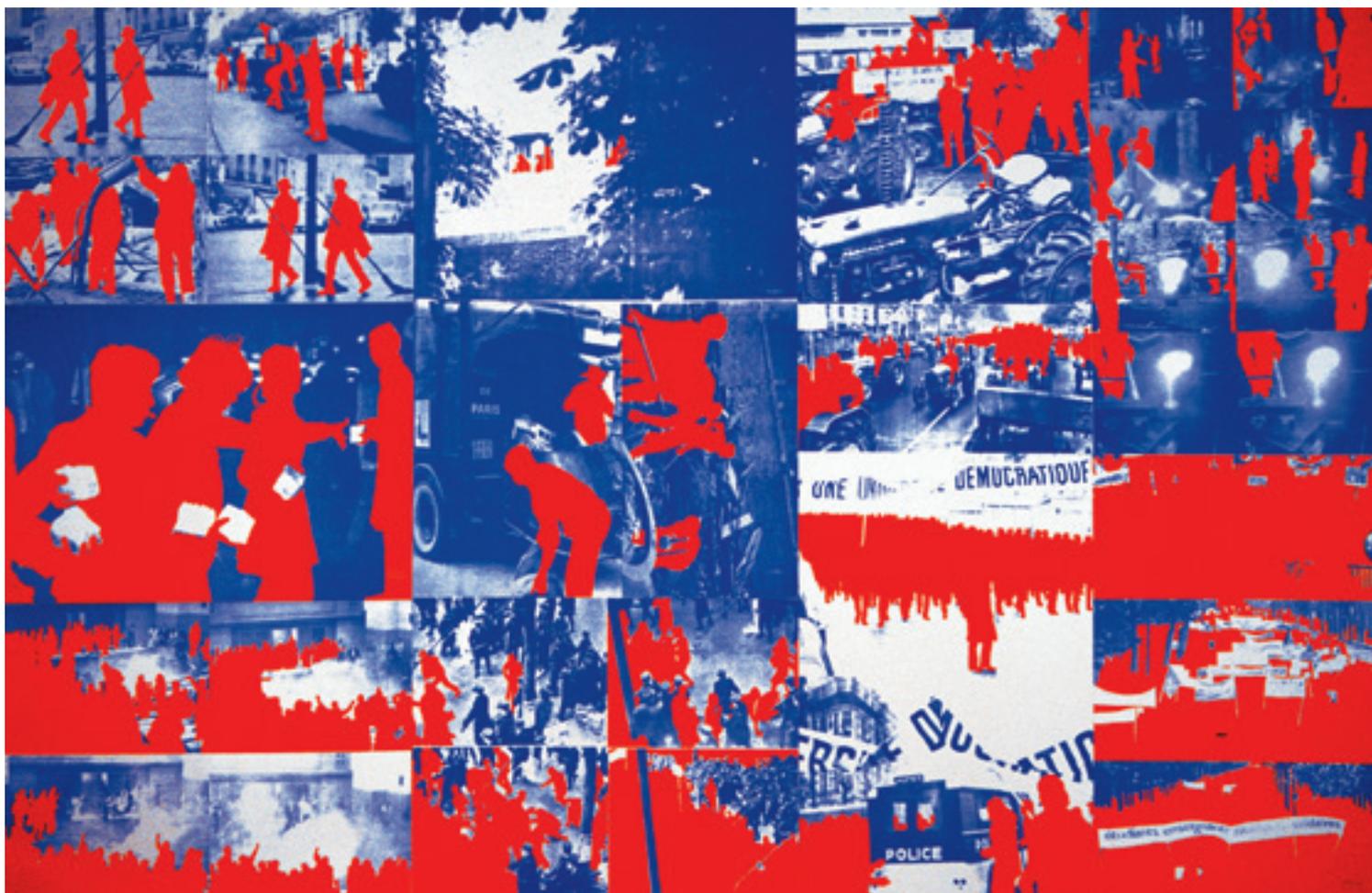
Gilles Deleuze a beaucoup compté pour moi. Sa nouvelle vision du désir comme production, avec ses *machines désirantes* m'a confirmé la thématique de certaines séries telle *Le désir est partout* quand je suis revenu de Chine en 1974. De même Félix Guattari pour mes *Rhizomes Pastels-café*. Gilles m'a fait voir mon travail de « peintre mécanicien » créant des « machines-tableaux ». Il démontait mon tableau comme un moteur, freins, roues, arbre à came, portes, pare-brise et mettait tout par terre : « évidemment, toi tu sais remonter tout cela, moi non. À partir de là, c'est inté-

ressant de voir comment le moteur tourne, je ne saurais pas le faire. On peut décomposer comme sur les photos de Marey, mais le tableau démonté n'est pas le mouvement ; il y a le mouvement de la vache, du tigre, du lapin. Toi, tu as le mouvement de Fromanger. Je peux décomposer le mouvement, mais pas faire fonctionner ta machine-tableau – il n'y a que toi qui puisse le faire ». Fascinant.

Dans la peinture d'alors, l'introduction de photos est nouvelle, en fait des images uniques. En 1974, Michel Foucault évoque « l'événement-tableau qui dépasse l'événement-photo ». Comme dans *La Vie d'artiste* de 1975-77, pour Michel Gauthier « la peinture montre le monde et se montre ». Vous apparaissez au premier plan dans la pénombre de l'atelier, à l'œuvre, représentant une mutinerie dans une prison. En arrière-plan, des policiers en noir. Seules couleurs, les petites silhouettes des prisonniers au loin sur les toits et la vitalité lumineuse de rayons jaunes et rouges qui zèbrent le peintre et l'atelier. Un tableau au cœur de votre série *Hommage à Topino-Lebrun*.

C'est parti d'une peinture d'histoire, *La Mort de Caius Gracchus* découverte par Alain Jouffroy qui a proposé à sept peintres de la Nouvelle Figuration – Monory, Velikovic, Erró, Chambas, Recalcati, Bernard Dufour, et moi-même – de travailler autour de ce tableau pour réhabiliter son auteur, Topino-Lebrun, guillotiné sous le consulat de Bonaparte car babouviste, du groupe de Gracchus Babeuf, lui-même guillotiné à la suite de sa conjuration contre le Directoire. Nous portons les couleurs de cette histoire jamais réglée. J'ai reproduit ce tableau en donnant des clés sur les personnages et j'ai peint une série autour de la Révolution française, et aussi sur *La Mort de Pierre Overney*, militant ouvrier maoïste assassiné en 1972 par un vigile de Renault. Peindre ce genre de tableaux en pleine période conceptuelle, c'était gonflé ! (rires) Pontus Hultén a présenté le tout en 1977 au Centre Pompidou dans l'exposition *Guillotine et peinture*. Alain Jouffroy évoque « la rencontre avec un mort qui peut transformer notre propre présent en histoire », pensant retrouver peut-être dans cette période obscure de 1796 à 1800 les arrière-plans expliquant l'histoire de Mai 1968.

En 1980, Pontus Hultén va aussi exposer votre autre série majeure, *Tout est allumé*, en 46 tableaux...



Album *Le Rouge*. 1968, ensemble de 21 affiches sérigraphiées sur bristol, 60 x 89 cm chaque. Centre Pompidou-MNAM, Paris.

Je venais de rencontrer Anna sur la scène culturelle berlinoise. Je me suis inspiré de la *Dame à licorne* et des six tapisseries des cinq sens du Musée de Cluny, *À mon seul désir*, où j'ai repris la thématique de ma série *Le Peintre et le modèle*, avec un oiseau qui emporte mon amour vers elle. Mais au lieu de la licorne des mystères du Moyen Âge, je mets en scène ceux de la peinture, pinceau, éponge, graffiti. Et des microprocesseurs qui allument le tout. Sur l'une des toiles, j'ai écrit : « Je suis dans l'atelier en train de peindre, dessins, pinceaux, traces, valeurs, compositions, mediums, froids (...), chauds chevalets, couleurs, froids (...), tout est allumé, le sexe, le ventre, la moelle, l'œil, la bouche, la peau, le sang et toi mon amour, mon cœur, ma vie et toi, larmes, blessures, rires, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, à mon seul désir ». En fait, c'est l'aboutissement, bien sûr temporaire, de vingt ans de peinture, d'explorations, de remises en cause, et de batailles avec la polychromie !

Félix Guattari voit dans cette série magistrale «le cogito de la peinture (...) quand peindre, c'est faire, l'artiste devient celui qui fait le regard et qui engendre». Pourtant vous êtes parti vous installer à Sienne juste après ?

Pour faire un pas de côté, comme toujours ! Et j'étais fatigué de Paris. Cette série très nouvelle suscitait l'incompréhension, je menaçais de tout brûler si je ne vendais pas un seul tableau. Mais des amis de ma femme en ont acheté un qu'ils m'ont demandé d'apporter dans leur maison en Toscane. Ainsi a commencé mon histoire italienne dans ce paysage où on ne sait jamais si c'est l'art qui imite la nature ou si c'est la nature qui imite l'art. Et au Palazzo Pubblico de Sienne, j'ai découvert les somptueuses fresques des frères Lorenzetti ! Une peinture d'histoire et laïque au cœur du XIV^e siècle dans cette petite république italienne, les premiers peintres de la Figuration narrative montrent la ville et la campagne au travail. Et en Toscane,



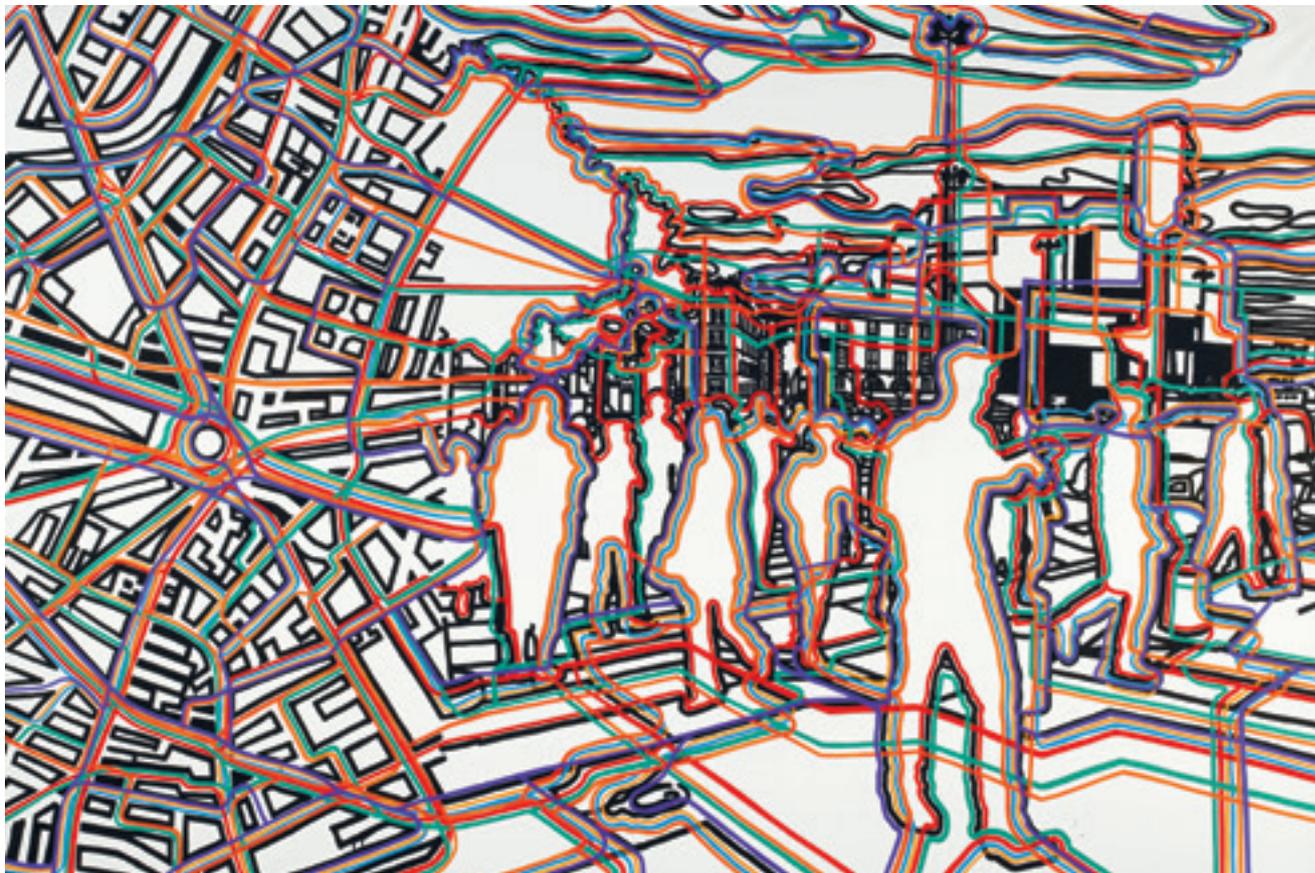
La Vie et la mort du peuple, série Hommage à Topino-Lebrun. 1975 – 1977, huile sur toile, 200 x 300 cm. Centre Pompidou-MNAM, Paris.

j'ai aussi découvert les Étrusques dont j'ai fait mes amis car ce petit peuple extraordinaire témoigne du bonheur de vivre pendant six siècles ! Sur les fresques à l'intérieur des tombes à Tarquinia, pas l'ombre d'une image de guerre, mais des scènes joyeuses pour accompagner les morts, leur rappeler que le paradis n'est pas ailleurs mais dans ce monde-ci, qu'on pouvait festoyer, danser, plonger librement et que c'était bien ainsi. Leurs images me sont chères, je les reprends souvent, les Étrusques m'aident à vivre car ils prouvent que dans l'histoire des animaux humains, le bonheur de vivre a pu exister.

Et quelle est la genèse de votre immense tableau de 9,2 m x 3,2 m, *De toutes les couleurs, peinture d'histoire* peint entre 1991 et 1993, que Jean Lacouture a reproduit dans son *Histoire de France illustrée par la peinture* ?

C'est mon *Guernica*. En septembre 1991, en pleine guerre du Golfe, au centre de cette composition, j'ensanglante les *Twin Towers* ! 10 ans avant la tragédie ! Quand Bernard Blistène l'a vue, il l'a fait acheter par le FNAC. Pourquoi l'ai-je peint ? Sans être devin, je regarde le réel. À la fin de la

guerre du Golfe, dans un reportage TV, je vois les Irakiens quitter le Koweït et rentrer chez eux, pieds nus, avec de vieilles Jeep. Mais voilà que les Américains les *napalm*ent et l'on voit des torches vivantes courir dans le désert ! Une folie ! J'ai eu soudain la vision de 300 ou 400 millions d'Arabes révoltés par ce spectacle parce qu'on tue leurs enfants alors que la paix est signée ! Alors je me suis lancé dans une sorte de fresque de l'état du monde avec les grandes cultures, les pyramides, les danseurs étrusques, New York, Paris, les éléments, l'air, l'eau, le feu, la terre, les espèces, les continents, le peintre à l'œuvre, mon modèle nu en hommage à *L'Origine du monde* de Courbet et le chat du voisin. Avec les armes de l'époque, hélicoptères, chars, avions furtifs. Cette guerre avait mis toutes mes valeurs sens dessus dessous. J'ai tout ensanglanté, les nomades du désert, un oiseau déchiqueté par le pétrole, et même le cosmos ! Et comme j'y assiste en direct avec des informations relayées en permanence dans le monde entier, tout est connecté par des lignes qui filent, branchent toutes les images entre elles comme dans un gigantesque macroprocesseur. Elles sortent de



Bastille - Réseaux, série *Bastille - Dérives*. 2007, huile et acrylique sur toile, 200 x 300 cm. Centre Pompidou-MNAM, Paris.

la machine-tableau, hors champ de l'art pour se brancher sur le mur, le réel, la vie, le champ de l'histoire, sur nous. Ce tableau s'inscrit dans une lignée qui va des frères Lorenzetti à Guernica, et c'est l'histoire de la France, partie prenante de cette bataille. Il pourrait aussi s'intituler *Les Effets sanglants des bonnes et mauvaises guerres*. Ainsi, je me situe non pas devant le monde, mais dans le monde, peintre d'histoire.

Dans la société, l'artiste assume une mission particulière ?

À quoi sert l'artiste ? En peinture, il faut inventer pour pouvoir être regardé, sinon quel intérêt ? Le langage neuf d'un écrivain, d'un peintre ou d'un musicien dit qu'on peut changer le monde ! Résultat, l'avant-garde dérange. Mais c'est par là qu'on intéresse, même si ce moment de création est rare, difficile. Inventer une forme, une couleur, un processus qui fonctionne prouve que ce n'est pas la fin de l'histoire, du sens, de tout. Borges disait : « Je suis devant le Sahara, je prends une poignée de sable avec la main gauche, je la jette. Voilà, j'ai changé le Sahara ». Les artistes changent le Sahara avec une poignée de sable. ■

GÉRARD FROMANGER EN QUELQUES LIGNES

Né en 1939 à Jouars-Pontchartrain. Vit et travaille à Paris et Montauto di San Gimignano (Italie). Il est notamment représenté par la galerie Caroline Smulders, Paris.

« Changer la vie ! », proclamaient les murs de Mai 1968 ! Et les artistes de créer un Atelier populaire aux Beaux-Arts. Gérard Fromanger, déjà « jeune prodige de la peinture », adoubé par le poète Prévert, Alberto Giacometti, et le sculpteur César, s'embarque avec les peintres de la Nouvelle Figuration pour remixer l'art et le réel. Avec son drapeau qui saigne dans le *Film-tract n°1968* de Godard, le « Rouge Fromanger » surgi du nuancier de Prévert va faire le tour du monde. Acteur majeur d'une nécessaire révolution permanente qu'il porte au cœur même de son art, questionnant tout ensemble l'image et l'histoire dans des séries, *Pétrifiés*, *Paysages découpés*, *Boulevard des Italiens*, *Le désir est partout*, *Tout est allumé*, *Quadrichromies*, *Bastilles-Dérives*, *Rhizomes Pastels-cafés...* Fromanger a suscité l'intérêt des plus grands philosophes de son temps, Foucault, Deleuze et Guattari ou des écrivains Alain Jouffroy, Marc le Bot et Jean-Luc Chalumeau.

